

BOUCHARD, MARIE-PIER. *Vivre au coeur de « paroisses de femmes » dans la région de Charlevoix 1940-1980.* Québec, Presses de l'Université Laval, « Autour de l'événement », 2019, 161 p. ISBN 978-2-7637-4197-0

Lise Cyr

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072927ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072927ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cyr, L. (2020). Compte rendu de [BOUCHARD, MARIE-PIER. *Vivre au coeur de « paroisses de femmes » dans la région de Charlevoix 1940-1980.* Québec, Presses de l'Université Laval, « Autour de l'événement », 2019, 161 p. ISBN 978-2-7637-4197-0]. *Rabaska*, 18, 318–322.
<https://doi.org/10.7202/1072927ar>

le *Canadian Record of Science*, une riche pharmacopée décline ses bienfaits au regard de maladies pour lesquelles l'usage populaire a associé les vertus curatives des plantes locales. Le grand Marie-Victorin, mort sans soutane à une époque où cela tranchait entre fidélité et infidélité, selon le mot du Frère Untel, même lui n'a pas hésité dans sa colossale *Flore laurentienne* à recueillir les leçons pratiques du génie populaire. Bourreau des arbres, quatre-temps, bleuets, gueules noires, catherinettes, bois de plomb, herbe à la puce, petits cochons, épinette, bois d'original, bois d'enfer, thé des bois, sont des appellations d'origine populaire cueillies « dans cette autre école dont les murs sont les quatre points cardinaux, et le toit la voûte azurée du ciel. »

Dans leur mot de la fin, les auteurs avouent que ce portrait des connaissances des plantes et de leurs usages au Québec, entre 1867 et 1935, « constitue à l'évidence une tâche en devenir », bien conscients qu'ils sont des limites de leur ouvrage et du choix des histoires qu'ils ont privilégiées. Ils ont réussi pourtant sans l'ombre d'un doute à nous intéresser à l'importance des végétaux et à leurs usages singuliers dans notre histoire. On ne peut qu'applaudir les auteurs de nous avoir livré un si bel ouvrage et les remercier d'y avoir mis toute leur passion et leurs connaissances. Marie-Victorin aurait été heureux de les accueillir en personne dans son « Jardin enchanteur » de la Laurentie.

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d'ethnologie

BOUCHARD, MARIE-PIER. *Vivre au cœur de « paroisses de femmes » dans la région de Charlevoix 1940-1980*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Autour de l'événement », 2019, 161 p. ISBN 978-2-7637-4197-0.

Ce volume s'inscrit dans le sillage d'une recherche, menée en 2016 auprès de 17 femmes âgées entre 65 et 90 ans, pour l'obtention d'une maîtrise en histoire des femmes à l'Université Laval. L'auteure, Marie-Pier Bouchard, s'est intéressée à la vie de ces femmes dont le mari devait s'exiler en dehors de la région de Charlevoix pour assurer le gagne-pain de la famille. Son livre nous plonge dans l'organisation, la débrouillardise et l'ingéniosité dont devaient faire preuve ces femmes dans leur quotidienneté. En leur cédant la parole, l'auteure a délibérément choisi d'exprimer la richesse des sentiments et du vécu de ces Charlevoisiennes. L'échantillonnage des participantes couvrent deux périodes : une plus ancienne, où les femmes ne disposaient peu ou pas des appareils qui facilitent aujourd'hui la vie, comme les électroménagers, et

une plus récente, où les femmes avaient la vie plus facile ou même allaient travailler en dehors du foyer.

En parcourant la riche littérature couvrant la région de Charlevoix, Marie-Pier Bouchard a constaté que très peu d'écrits se sont intéressés aux femmes. En plus des enquêtes ethnologiques spécifiques pour son mémoire, elle a compilé les sources orales et audiovisuelles, et les imprimés – monographies paroissiales, recensement, statistiques, textes et synthèses sur la région et écrits spécialisés sur l'histoire des femmes au Québec et ailleurs dans le monde. Parmi ces derniers écrits, des études similaires menées dans des milieux comparables au Portugal, au Mexique, en Bretagne, à Terre-Neuve, ajoutent richesse et nuances au sujet tout en confirmant que la problématique de la migration saisonnière est un thème récurrent un peu partout sur la planète.

La région de Charlevoix est souvent présentée dans un cadre idyllique où les paysages sont empreints d'éternité et de grandiose. La réalité est souvent différente et les panoramas ne suffisent pas à apporter un apport économique pour faire vivre les familles. Les hommes doivent alors s'exiler en dehors de la région pour aller chercher du travail. Certains vont partir travailler en ville, souvent à Montréal dans des usines ou comme débardeurs, et d'autres s'embarquent à bord des bateaux de cabotage comme hommes d'équipage, cuisiniers ou autres. C'est ce qui fera dire à Marie-Pier Bouchard : « Pour plusieurs, travailler à l'extérieur ne relève pas d'un choix, mais d'un manque de choix » (p. 34).

Le premier chapitre du livre, intitulé « L'espace économique : d'exil et d'ancrage », se consacre à démontrer comment les caractéristiques physiques du milieu et la diversité territoriale influent directement sur les activités de subsistance : « L'influence du territoire, la saturation des bonnes terres et les exodes massifs sont le lot des Charlevoisiens » durant les XIX^e et XX^e siècles (p. 25). Le territoire est divisé en trois composantes géomorphologiques : le plateau supérieur ou l'arrière-pays, le plateau intermédiaire et les basses terres bordant le fleuve. Chacun de ses espaces a une territorialité spécifique développant un sentiment d'appartenance lié aux composantes du paysage qui le caractérisent. Ainsi le mode de vie des habitants de l'arrière-pays était lié à l'agriculture et à l'exploitation forestière, tandis que les gens des basses terres allaient plutôt vers la navigation pour avoir un apport économique complémentaire. Cependant, peu importe leur milieu de vie, les hommes arrivaient rapidement au constat qu'il fallait aller travailler à l'extérieur pour faire vivre leur famille. Des familles entières font le choix de s'exiler en ville où ils reconstituent des « petits Charlevoix ». Par contre pour les familles qui restent, les femmes étaient alors dans l'obligation de prendre en charge toutes

les tâches relatives aux obligations de la vie quotidienne souvent dévolues aux hommes : l'agriculture, le soin des animaux, le bois de chauffage, les corvées d'approvisionnement de l'eau, etc.

Le deuxième chapitre, « L'espace familial : gérer l'absence, s'adapter à la présence », constitue le cœur de la démonstration de l'auteure. Elle aborde l'adaptation réussie des femmes aux différents rôles et tâches qui leur incombaient au départ des maris ; une adaptation plus facile pour celles dont le mari partait le lundi matin pour revenir le vendredi soir, car elles savaient que certaines responsabilités pouvaient attendre le retour du mari. Mais les épouses dont le mari partait pour plusieurs semaines, comme les marins, devaient assumer l'ensemble des tâches pour faire vivre la maisonnée. Ces femmes diront qu'elles devaient « jouer la femme » et « jouer l'homme » du fait qu'elles devaient d'abord assumer les travaux associés traditionnellement aux femmes, comme la cuisine, la couture, le ménage, l'éducation des enfants, ainsi que, par la force des choses, les tâches plus physiques comme le soin des animaux, les travaux des champs ou encore la coupe du bois. Elles devaient en outre faire preuve d'économie parce que l'argent était rare et n'arrivait parfois qu'avec le retour du mari. Pour joindre les deux bouts, certaines complétaient leurs revenus en gardant des pensionnaires, en vendant des travaux de couture ou de tissage, ou encore en effectuant des entretiens ménagers chez des voisins. Le rôle le plus ingrat, mais aussi parfois le plus valorisant, restait le soin des enfants. La mère devait assigner à chacun d'eux des responsabilités importantes pour leur âge. Ils étaient reconnaissants pour leur mère qui travaillait du matin jusque tard le soir pour accomplir toutes les besognes nécessaires au maintien de la maisonnée. En général, les enfants prétendaient ne pas souffrir de l'absence du père parce que leur mère comblait tous les besoins émotifs.

Dans le sous-chapitre « Une famille sans père, un couple sans mari » (p. 79), l'auteure aborde des questions plus intimes. Pour ces femmes, il n'était pas permis de pleurer et, rarement, de se plaindre. Plusieurs éléments sensibles sont soulevés comme : le maintien de la relation malgré l'absence, l'inquiétude des accidents, l'abnégation de leurs sentiments, la solitude, la peur de l'infidélité. Elles ressentaient encore plus l'absence du mari lors des regroupements ou rencontres familiales. Elles se privaient d'y assister parce que ces moments leur faisaient davantage réaliser qu'elles étaient aussi seules dans ces beaux moments que dans ceux où elles étaient confinées à la maison. Pour maintenir la relation, le secret résidait dans la communication. Les femmes de la deuxième génération interviewée ont bénéficié de l'amélioration des moyens de communication comme le téléphone et ont trouvé l'absence plus acceptable.

Au retour du mari, c'est la fête. Leur relation redevenait comme aux premiers jours : passionnelle et sans tracas. Plusieurs femmes témoignent, malgré leur pudeur, que c'étaient des retrouvailles souhaitées parfois tout au long de l'absence de leurs maris. Cependant, elles avouent qu'au retour du mari, elles devaient réintégrer leur rôle traditionnel : « Entre le temps festif du retour et le temps de la présence que l'on savoure se glisse pour plusieurs un temps charnière, celui de l'adaptation » (p. 88). Ces femmes qui avaient, par la force des choses, appris à gérer seules devaient réapprendre à partager les décisions, s'effacer parfois devant la figure paternelle, accepter des prises de position qui n'étaient pas les leurs. Tout est à recommencer lorsque le mari part à nouveau.

Le dernier chapitre, « L'espace communautaire ou la prénance du réseau familial », souligne tout le réseautage que créent ces femmes. Ces dernières assumaient leurs responsabilités et ne demandaient de l'aide qu'en dernier recours. Dans ces moments-là, elles pouvaient compter sur leur famille proche : parents, beaux-parents, frères, sœurs. Pour les gros travaux des champs ou forestiers, elles demandaient parfois le soutien des hommes de la parenté. Les femmes apparentées apportaient leur aide pour garder les enfants, faire des repas ou encore aider aux travaux de couture. La période entourant la naissance d'un enfant était un moment particulier d'entraide. La mère, la grand-mère ou parfois une amie arrivait quelques jours avant la date pressentie, puis s'occupait de la maisonnée et restait quelques jours et parfois même quelques semaines après la naissance de l'enfant. Il arrivait souvent qu'un ou plusieurs membres de la famille venaient s'installer et habitaient avec la famille. Un frère, une sœur, le grand-père, la grand-mère se joignaient à l'unité familiale et y demeuraient souvent même après le retour du mari. La famille devenait un soutien indéfectible en cas de nécessité. Même si les femmes n'avaient pas beaucoup de loisirs, surtout la cohorte de la première génération, elles trouvaient quelques occasions de se divertir occasionnellement : partie de cartes, danses et repas en milieu familial. Les lieux habituels de socialisation étaient le perron de l'église ou les rencontres sur le quai. Certaines femmes ont participé à des groupes associatifs comme les Filles d'Isabelle, les Dames de Sainte-Anne, toujours sous la bonne gouverne du clergé. Les sorties aux rencontres du Cercle des fermières ou de l'Union catholique des fermières étaient socialement bien acceptées. C'étaient des moments de détente et des occasions de valorisation, surtout lorsqu'elles gagnaient des concours dans ces associations.

Les femmes interrogées par Marie-Pier Bouchard nourrissaient un fort sentiment d'attachement à leur lieu d'origine et à leur parenté ; elles y ont développé le « complexe d'appartenance » c'est-à-dire qu'elles ont le

sentiment de faire partie d'un ensemble à nul autre pareil (p. 136). Elles sont la clé de voûte d'une structure sociale fondée sur l'apparementement, elles sont le cœur battant de ces communautés qu'on appelle « paroisses de femmes » (p. 138). L'étude de l'auteure est exceptionnelle. Basée sur des recherches solides, elle apporte un éclairage tout en nuances en livrant des témoignages éloquentes et intimes sur leur vécu. Il en ressort un portrait de femmes fortes qui ont permis aux paroisses de maintenir un ancrage contre vents et marées et d'assurer une continuité malgré les difficultés économiques.

LISE CYR

Société québécoise d'ethnologie

BOUCHARD, MICHEL, SÉBASTIEN MALLETTE et GUILLAUME MARCOTTE. *Les Bois-Brûlés de l'Outaouais. Une étude ethnoculturelle des Métis de la Gatineau*. Préface de MICHEL NOËL. Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, 282 p. ISBN 978-2-7637-3627-3. / MICHEL NOËL. *Métis*. Montréal, Bayard Canada Livres, « Crypto », 2019, 252 p. [Publié antérieurement sous le titre *Pien*, Waterloo, Qc, Éditions Michel M. Quintin, 1996]. ISBN 978-2-89770-232-8.

Deux regards. Deux livres. Une histoire commune : la culture métisse de la vallée de la Gatineau. Le premier volume, signé Bouchard, Mallette et Marcotte, le regard par autrui, extérieur au sujet étudié, de nature factuelle et scientifique, documente l'ethnohistoire d'une communauté métisse longtemps occultée au Québec, jamais reconnue par les pouvoirs publics, à partir d'une quantité impressionnante de données archivistiques et orales inédites, échelonnées sur deux siècles d'existence. Le second volume, personnel et autobiographique, plonge le lecteur en territoire algonquin, à l'époque des camps de bûcherons, et lui fait découvrir le regard intérieur que porte un adolescent sur l'histoire peu commune de sa famille métisse, au milieu du siècle dernier, à la fin des années 1940. De l'un à l'autre de ces deux témoignages, de ces regards croisés sur les contours d'une communauté ramenée sans cesse par les autorités politiques à l'existence de simples individus, se tissent de surprenantes correspondances qui nous projettent au cœur d'une expérience identitaire régionale, bouleversante et méconnue, les Bois-Brûlés de l'Outaouais.

Qui connaît en effet les Métis aujourd'hui, issus d'un parentage interethnique européen et autochtone, autrement que comme d'habiles chasseurs de bisons originaires au XIX^e siècle de la colonie de la Rivière-Rouge, au Manitoba, dirigée par leur leader historique Louis Riel ? Qui sait, pourtant, que les Métis étaient aussi perçus à la même époque comme